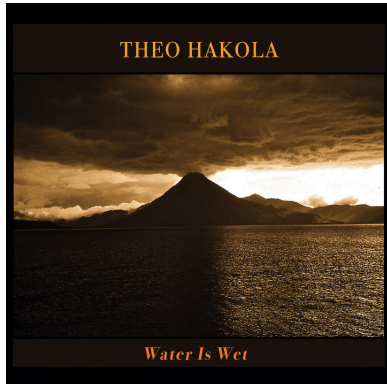


THEO HAKOLA
Water Is Wet
(Microcultures Records / Kuroneko)



Make American Music Great Again, Goddammit !

L'eau, ça mouille. L'autre évidence qui coule de source avec *Water Is Wet*, c'est que ce nouvel album de Theo Hakola touche au sublime. Du début à la fin. Comme à peu près tout ce que ce grand bonhomme a pu faire depuis ses prémices avec Orchestre Rouge ainsi qu'avec Passion Fodder dans la seconde partie des années 80, ou désormais en solo depuis 1993, vous me direz. Et vous aurez raison. En musique comme en littérature, cet américain aux racines finnoises, qui aura passé le plus clair de son temps en France, s'impose une fois de plus comme un auteur-compositeur rare et essentiel. Lors de l'épisode précédent, *I Fry Mine In Butter* (2016), Theo Hakola nous gratifiait d'un disque composé exclusivement de reprises choisies à point, 15 au total. Si pour cette nouvelle livraison se faisait sentir le besoin d'un point de repère, il faudrait surtout se replonger dans le *Drunk Women And Sexual Water* de 2007 ou bien dans le plus récent *This Land Is Not Your Land* (2012), c'est-à-dire dans une musique clairement américaine, aussi bien hantée que teintée par le blues et dérivant d'un folk-rock bien déterminé à en découdre. Pardonnez cet autre pléonasme, mais l'arme de monsieur Hakola, sa très chère guitare incisive, tranche ici à merveille ; les fascistes n'ont qu'à bien se tenir ! Comme à son habitude, il la laisse nous entailler de ces sons si familiers, essentiellement lors des dernières lignes droites de morceaux. Les sprints finaux de « Never Bought A Bottle Of Water », « 1963 » ou « In A Sauna You Sweat », en particulier, nous rappelleront à quel point Passion Fodder avait pu compter, ou plus précisément combler des trous dans le paysage au combien terne du « rock » français des douloureuses années 80. Bien entouré d'un backing band exclusivement féminin - aucune inquiétude à avoir, la fidèle Bénédicte Villain répond présent au poste de violoniste ! -, Theo Hakola s'est à nouveau délesté d'une americana imparable, captivante tel un « Raining Embers » qui résonne de la même façon que l'inoubliable « Spokane » de *Love, Waltzes & Anarchy*. D'autant plus qu'après un soudain revirement, on se retrouve à nager dans le Yakima, rivière de l'état du Washington qui ne se situe pas bien loin de

Spokane, donc, la ville où notre protagoniste est né et a grandi. Pourtant, il ne serait pas exagéré de déclarer que la musique, le piano, la guitare, le violon, la section rythmique et autres arrangements ne sont pas loin d'être secondaires sur *Water Is Wet*. Le flot - the flow? - que l'on suit, c'est irrémédiablement celui du phrasé d'Hakola, porté par sa voix charismatique et enluminé de sa poésie racée. Le grand dadaïste chante sur 95% du disque – seules les toutes dernières mesures des 10 chansons laissant libre court aux dérapages électriques, donc – et ce n'est absolument pas un problème. Au contraire, car qu'y a-t-il de plus beau que de se laisser porter par les mots de ce conteur sans pareil ? Le petit bonheur d'y repérer quelques références satisfaisantes, de-ci de-là, ne sera pas non plus négligeable. Bien entendu, le gros porc orange dont il faudra subir les affres jusqu'au mois de novembre prochain en prend pour son grade. Ses électeurs également, il en va de soi. Theo Hakola, qui fut un temps s'amusait à déchirer des Bibles sur scène, ne manque pas de régler ses comptes avec son jeune pays d'origine, essentiellement sur le titre qui a fourni son nom à l'album, « In A Sauna You Sweat », mais également sur la première partie du « Raining Embers » dont il a déjà été question plus haut et qui, au fil de sa pensée, se transforme sans prévenir en chanson d'amour. Car il semblerait effectivement qu'au centre de cet album gravite majoritairement la gente féminine. Theo Hakola a toujours aimé les femmes, hormis peut-être celles de droite qu'il trouve, à juste titre, particulièrement hideuses. Tour à tour, il n'hésite pas à jouer le jeu de la séduction, tel le paon lorsque point la saison des amours (« So Bad », si touchant et si drôle) ou bien à fondre devant les yeux noirs d'une catalane (« Your Baby Blacks, Baby »). Sur l'obsédant « Who The Hell? » il est question de rupture, et Theo Hakola en profite pour s'adonner à l'un des autres faits dont il est coutumier : le name-dropping. Sauf que cette fois-ci, ce sont des noms de chansons mythiques de séparations qui n'en finissent plus de tomber, du « Heart Break Hotel » d'Elvis (« *is dead, day follows night... and water is wet* ») à « Love Will Tear Us Apart », en passant par le « Maps » des Yeah Yeah Yeahs. Pour ce qui est de l'amour difficile, voire impossible, il faudra patienter jusqu'à la dernière piste, à savoir le gros morceau de l'album qui s'intitule « Weak In The Knees ». Il commence de la même manière que le fameux « The Girl That I Marry » qui mettait un terme à *Love, Waltzes & Anarchy*, sauf qu'ici les choses dérapent vite et prennent une tournure comique avec l'intervention parfaite de Gabriela Arnon, en invitée, pour un échange verbal hilarant. De l'amour à l'humour, il n'y a qu'un pas qu'Hakola franchit sur une des autres mélodies qui, une fois entrées, refuseront de sortir de nos têtes creuses : « Never Bought A Bottle Of Water ». Pour notre plus grand plaisir, les Smiths s'y font descendre, froidement et gratuitement, dès la fin du premier couplet, et sur cette superbe valse autobiographique, Hakola finit par nous révéler la vérité vraie : un jour, au Détroit de Gibraltar, il a honteusement acheté une bouteille d'eau. Il faisait hyper chaud, tu comprends ? Et quand il fait chaud, il faut s'abreuver. D'une eau qui mouille, de préférence.